

TWIN INFO

Vallée de la Mauldre
Carnoustie



COMITE DE JUMELAGE

DE MAULE ET DE LA VALLEE DE LA MAULDRE

TWIN INFO

**N° 10
FEVRIER 2002**

Sommaire

LE MOT DU PRESIDENT	page 1
JOHN KNOX	page 2
DISCOVERY	page 8
HIGHLANDS GAMES	page 14
MAULE BLACKS	page 18
ROBERT LOUIS STEVENSON.....	page 21
HISTOIRE D'EN RIRE ET MOTS CROISES	page 23
RECETTE DE CUISINE	page 24
C'ETAIT UN AMI. TOM SMITH.	page 25
LA VIE DES COMITES	page 26

Ont participé à ce numéro :

Dominique Brun, Odette Cosyns, Janine Lesieur, Jean Mazoyer, Jean-Louis Pichon, Françoise Svensson, Jean Tiphaine.

LE MOT DU PRESIDENT

Voici notre nouveau Twin Info, toujours tant attendu. Je n'en connais pas le contenu en détail, mais je suis sûr d'y trouver d'étonnants articles, étoffés, fouillés, travaillés et... d'actualité.

C'est aussi pour moi l'occasion de vous écrire et j'en profite, généralement, pour remercier toutes les équipes et tous les bénévoles pour leur formidable travail, sans lequel le jumelage n'existerait pas !... Et voilà 10 ans qu'il existe, cela va se savoir dans la vallée et cela va se fêter dignement. Encore une fois vous allez être tous mis à contribution pour que cette année soit fastueuse et que toutes les festivités soient dignes de cet anniversaire, ce dont je vous en remercie par avance.

Voici DIX ANS que nos liens d'amitié se sont tissés avec nos amis écossais de Carnoustie, et cela n'est pas fini car de nouveaux adhérents nous rejoignent régulièrement. Que de grands moments passés ensemble depuis dix ans, que de souvenirs!! Beaucoup d'autres associations envient notre dynamisme, notre engouement pour tout ce que nous entreprenons aussi bien dans la Vallée (Burns Supper, soirée danses, Virade, brocante, carnaval, repas champêtre, semaine écossaise, etc...) qu'à Carnoustie (Gala Day, Burns...).

Nous commencerons par un grand Burns Supper dans la toute nouvelle salle des fêtes de Maule. Une soirée danses écossaises pour se remettre en jambes et une participation au carnaval de Maule juste pour le *fun*. Un voyage des familles en avril avec la chorale de Maule et un défi rugbystique tant attendu. Et surtout de grands moments en juillet à Maule avec nos amis carnoustiens et des Highland Games, le match retour de rugby, concours de pétanque, soirée , bal et feux d'artifice.....

Nos reporters bénévoles et nos photographes amateurs vont avoir beaucoup de travail.

En attendant, je vous souhaite bonne lecture.

Michel CONTET
Votre Président

JOHN KNOX

Dans l'histoire de Glasgow relatée dans un précédent article ¹, on signalait que la cathédrale St Mungo était pratiquement le seul édifice catholique ayant échappé à la destruction pendant la Réforme, période dominée par la forte personnalité de John Knox.

Force étant d'avouer mon ignorance concernant ce personnage influent, je commençai de modestes recherches qui m'amènèrent à parcourir une page importante de l'histoire mouvementée de l'Écosse et même d'une partie de l'Europe.



Carte de l'Ecosse, frontière avec l'Angleterre

Politique, religion, économie s'imbriquent les unes dans les autres, au sein de passions humaines variées et toujours d'actualité : le sentiment national, le goût du pouvoir, de l'argent, la passion religieuse, intellectuelle, l'amour, la haine....

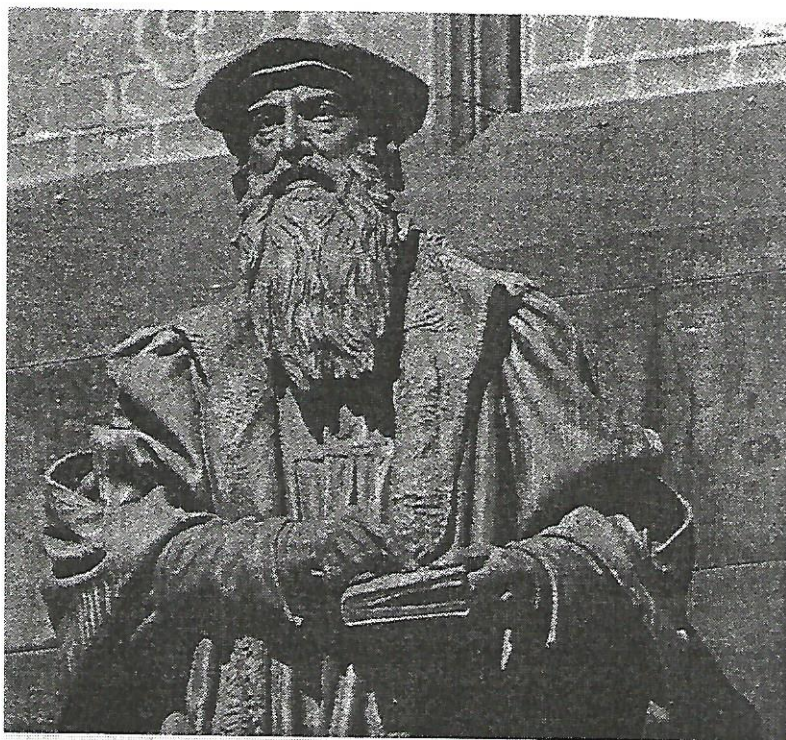
Dans cette histoire, des femmes, des hommes, ont laissé une trace plus ou moins forte et l'Écosse doit à John Knox rien moins qu'un changement de religion.

¹ voir Twin Info n° 9.

Il est né en 1514 (selon les sources, ce pourrait être 1513 ou même 1505 !) à Haddington, une ville à l'est d'Edimbourg. Le roi d'Écosse Jacques IV Stuart vient d'être tué à la désastreuse bataille de Flodden, vaincu par les troupes d'Henri VIII, roi d'Angleterre.

Le nouveau roi d'Écosse a un an et c'est la reine-mère, Margaret Tudor, qui assure la régence. Le pays est sous influence française ou anglaise selon les alliances des uns et des autres.

Jacques V prend le pouvoir en 1528, à 16 ans et s'imposera aux diverses factions à coup d'exécutions, de bûchers (il ne fait que prendre sa place dans



John Knox, cathédrale Saint-Gilles, Edinburg

une longue tradition de violences...). Son règne sera celui d'un prince de la Renaissance, à l'instar de François I^{er} ou Charles-Quint, ses contemporains.

Il meurt peu après la bataille de Solway Moss, en décembre 1542, contre les Anglais, répétition tragique du destin de son père. Il a trente et un ans, et de sa deuxième femme, Marie de Lorraine, princesse de Guise, il a une fille, Marie Stuart, née peu de temps avant la mort de son père.

De nouveau, l'histoire se répète. Marie, reine d'Écosse, n'est qu'un bébé. Son grand-oncle, Henri VIII d'Angleterre, aimerait la marier au prince de Galles, dans les langes lui aussi. Cela assurerait l'union de l'Angleterre et de l'Écosse en éloignant les Français, qui en outre, présentent le défaut d'être catholiques. Le traité de Greenwich est donc signé...

Mais s'il est un élément essentiel qu'il faut prendre en compte à cette époque, c'est le bouleversement religieux de la Réforme.

Pour ceux qui auraient oublié, révisons un peu

Le catholicisme règne sans rival sur l'Europe occidentale ; certes, il a connu des heures difficiles : 1054, grand schisme entre catholiques et orthodoxes, plus tard hérésies cathares, vaudoises, pour les plus connues. L'Eglise est riche, puissante, trop sans doute aux yeux de certains ; ses dignitaires ne mènent pas tous, loin s'en faut, une vie exemplaire. Des dérives théologiques, un enseignement sclérosé provoquent, au fil du temps, des réactions et la recherche d'autres voies.

Pendant la guerre de Cent Ans, en Angleterre, John Wycliff annonce déjà les prémices de l'anglicanisme. Il est brûlé vif en 1384 ; en Bohême, Jean Huss reprend ses idées. Il meurt sur le bûcher, à Prague, en 1415. La répression n'empêche pas les nouvelles idées de se répandre. Le moine allemand Martin Luther (1483-1546) va jouer un rôle décisif. Parmi d'autres publications essentielles pour sa doctrine, il traduit la Bible en allemand ; il organise un nouveau culte qui s'implante en Allemagne du nord et du centre, en Alsace du nord, en Scandinavie. Des adeptes parcourent l'Europe, prêchent les nouvelles idées.

L'invention de l'imprimerie (1450) joue aussi un rôle considérable en facilitant la propagation des textes, des libelles, des pamphlets parmi un public plus nombreux et pour un coût moindre que les manuscrits.

En 1528, Patrick Hamilton, disciple de Luther et propagateur de la nouvelle foi, est brûlé vif à St Andrews sur l'ordre de l'archevêque James Beaton, pour hérésie. Ecossais de naissance, il est considéré comme le premier martyr protestant sur ce sol.

En Angleterre, pour des raisons politiques et personnelles liées à ses nombreux mariages, Henri VIII s'oppose à l'autorité du pape, rompt avec la hiérarchie catholique et instaure l'église anglicane dont il devient le souverain (1533).

Pendant toute cette dernière période, John Knox étudie, sans doute à l'université de St Andrews et à celle de Glasgow. Il devient prêtre catholique, exerce des fonctions de notaire ecclésiastique et de précepteur de fils de famille noble et commence certainement à être touché par l'esprit de réforme. On n'en sait guère plus sur sa jeunesse...

Revenons à l'Histoire : en décembre 1543, le nouveau Parlement écossais dénonce le traité de Greenwich. Henri VIII, furieux, dévaste le sud de l'Écosse, en particulier les abbayes et la ville d'Edimbourg. Ces campagnes dévastatrices sont connues sous le nom de « The rough wooing »². Les Ecossais sont partagés entre les partis pro-français ou pro-anglais selon les circonstances, entre le catholicisme et la nouvelle foi, prêchée par des partisans convaincus, tel George Wishart, influencé lui-même par la doctrine calviniste³.

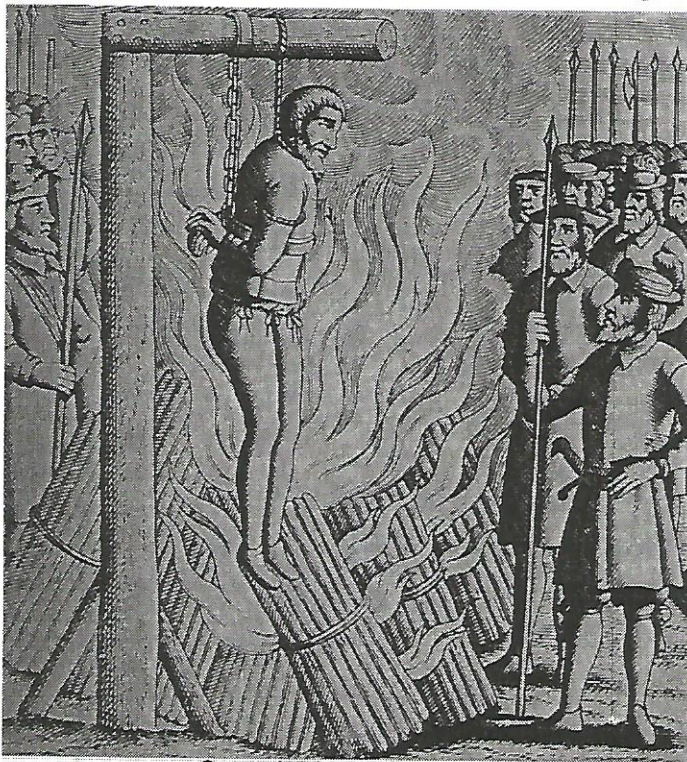
John Knox, à cette époque, a dû se rallier car il est devenu une sorte de garde du corps de Wishart et c'est sur l'injonction de celui-ci qu'il s'échappe lorsque Wishart est arrêté sur l'ordre du cardinal-archevêque de St Andrews, David Beaton.

Wishart est brûlé vif en mars 1546 ; le cardinal sera assassiné en mai par des partisans vengeurs de Wishart qui occupent le château de St Andrews. Ils soutiennent un siège de plusieurs mois mais sont faits prisonniers par la flotte française, rendue audacieuse avec la mort de Henri VIII (janvier 1547, même année que François I^{er}).

Revenu parmi ces hommes et affirmant clairement ses opinions, John Knox est condamné aux galères françaises.

L'héritier du trône anglais, Edouard VI, a dix ans et mourra six ans plus tard. Le parti protestant au pouvoir, avec le régent Somerset à sa tête, reprend les attaques contre les Ecossais qu'il met en déroute à Pinkie. Les garnisons anglaises occupent Broughty Ferry castle et Haddington, malgré une intervention française.

Effrayé, le Parlement envoie la jeune reine en France ; elle sera élevée à la cour avec les enfants royaux, sous la protection de Henri II.



George Wishart sur le bûcher,
devant le château de Saint-Andrews

² "The rough wooing" : courtiser d'une manière très brutale, conquérir à la hussarde.

³ Jean Calvin (1509-1564) : il est français, issu d'une famille convertie au luthéranisme. Il se réfugie en Suisse en 1534. Il instaure une doctrine nouvelle, brise la résistance des opposants à Genève (l'imprimeur humaniste Michel Servet est brûlé vif) qui devient le centre de diffusion principal du protestantisme.

Conséquence de la défaite, la reine-mère et le parti catholique reviennent au pouvoir, l'influence française devient forte, trop forte ; ce sera l'une des causes, parmi beaucoup d'autres, de la révolution protestante.

Après un an et demi de galères (au sens propre du terme !), John Knox est libéré grâce à l'influence anglaise et il trouve refuge à la cour d'Edouard VI. Il en devient l'un des six chapelains et prend part à la rédaction du livre de prières du jeune roi. Il prêche également dans plusieurs villes anglaises voisines de l'Écosse.

Mais en 1553, lorsque Edouard VI meurt, sa demi-sœur Marie I^{ère} Tudor (fille de Henri VIII et de Catherine d'Aragon), catholique, entame cinq années de règne marqué par des persécutions contre les protestants. Elle sera surnommée « Bloody Mary », Marie la sanglante. John Knox s'exile : Dieppe, Francfort, puis la Suisse où il rencontre Calvin. Il écrit beaucoup, des lettres, des ouvrages théologiques, revient prêcher en Écosse en 1555 pour un bref séjour (il s'y marie entre plusieurs sermons).



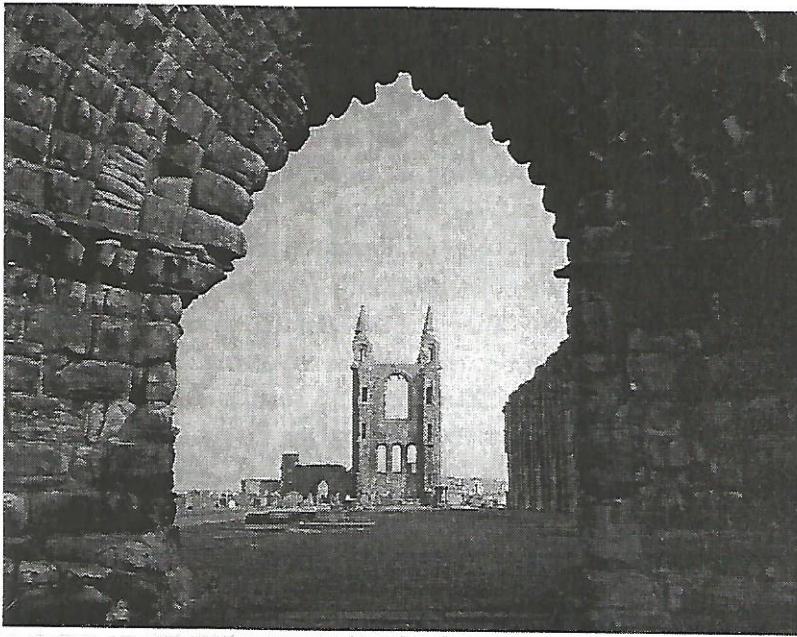
John Knox prêchant devant les lords de la congrégation

Il écrit en particulier un texte d'abord publié anonymement : « The first blast of the trumpet against the monstrous regiment of women », c'est-à-dire « La première sonnerie de trompette contre le monstrueux gouvernement des femmes (à comprendre comme « le souffle destructeur des trompettes de Jéricho ou de celle du Jugement dernier !). Ce pamphlet est dirigé contre les politiques de Marie de Guise et de Marie Tudor. Il ne sait pas encore qu'Elizabeth I^{ère} vient de succéder à sa demi-sœur et qu'elle prendra fort mal la chose !

Il devient ministre (pasteur) de la congrégation anglaise à Genève, non sans heurts avec d'autres personnalités du monde protestant.

En 1557, Marie Stuart épouse François II, fils aîné de Henri II et de Catherine de Médicis. Elle a presque dix-huit ans, il en a seize. Il devient roi de France en 1559 mais meurt en 1560. Elizabeth I^{ère} est reine d'Angleterre depuis bientôt deux ans. Avec elle, c'est le retour à l'anglicanisme instauré par son père et la déroute des catholiques.

John Knox revient en Écosse, ce sera l'homme de la situation. Depuis des années et des années, tous les événements convergent vers une crise majeure, une rupture essentielle, qui s'incarneront en partie dans cet homme, doté d'une volonté et d'une puissance indiscutables.



Ruines de la cathédrale de Saint-Andrews

De cette période datent les destructions des édifices catholiques. Prenant au pied de la lettre les sermons contre l'idolâtrie, la foule se livre à la démolition. Le pays est quasiment confronté à une guerre civile. En août 1560, le Parlement écossais adopte une « confession de foi » protestante. L'autorité du pape est rejetée et la célébration de la messe interdite.

John Knox est ministre de la cathédrale St Gilles d'Edimbourg, mais ses positions semblent un peu battues en brèche par la

noblesse et le Parlement, peu pressés de perdre leurs avantages ! La nouvelle église prônée par Knox donnait une part très importante à l'éducation, à la lutte contre la pauvreté, à davantage de « démocratie ».

Il faudra quand même attendre 1580 pour une organisation plus définie, avec, dans l'intervalle, une réaction catholique, la « contre-réforme ».

Les papes, les royaumes catholiques (France, Italie, Espagne), bien que divisés et mus par des intérêts pas seulement religieux, mais tout aussi puissants, réagissent : concile de Trente, création de l'ordre des Jésuites...

En Écosse, la question religieuse se repose avec le retour, en 1560, de Marie Stuart, reine légitime, veuve du roi de France et héritière potentielle du royaume d'Angleterre si Elisabeth venait à mourir sans héritier.

Beaucoup de nobles protestants se rallient à leur reine. Elle aura plusieurs entretiens, en français, avec John Knox, qu'il relatera dans son autobiographie, dans lesquels elle est plutôt à son avantage. Malheureusement, ses choix amoureux catastrophiques et les scandales découlant de ses mariages, ne poussent pas Knox à la tolérance ; il les dénonce publiquement et vigoureusement. Les princes protestants et les partisans étrangers prennent également leurs distances. On peut noter que Knox lui-même se remarie, à cinquante ans, avec une jeune fille de dix-sept ans, chose relativement commune



Marie Stuart

à cette époque, mais néanmoins réprouvée par Calvin. D'ailleurs, ce n'est pas tant la différence d'âge qui va provoquer une controverse, mais plutôt la différence d'origine. Knox vient d'un milieu relativement modeste tandis que sa femme est noble, fille de duc, de sang royal.



John Knox rentrant chez lui après son dernier sermon

Marie Stuart doit abdiquer le 24 juillet 1567 en faveur de son fils Jacques VI. Celui-ci succédera à Elisabeth I^{ère} en 1603 sous le nom de Jacques I^{er} Stuart, unissant de fait l'Écosse à l'Angleterre.

Pour le moment, le petit roi a un an. Quatre régents successifs assureront le gouvernement du royaume. Sa mère, réfugiée en Angleterre, sera emprisonnée puis décapitée sur l'ordre de sa cousine Elisabeth I^{ère} en 1587.

Le presbytérianisme, église réformée d'Écosse, devient la religion officielle même s'il reste des foyers catholiques.

John Knox prêche au couronnement du jeune roi, aux funérailles du régent Moray, assassiné en 1570. Son dernier sermon a lieu à Edimbourg le 9 novembre 1572, sans doute dirigé contre le massacre de la St Barthélémy, (Paris, août 1572), autre épisode sanglant des guerres de religion.

Knox meurt le 24 novembre 1572, à cinquante-huit ans ; il va laisser une image controversée de « prêcheur bigot et intolérant » ou d'un « homme de foi, voulant propager l'instruction, lutter contre la pauvreté et l'ignorance ». La vérité, si elle existe, se situe sans doute entre ces deux pôles, sans même en exclure les extrêmes.

Bibliographie :

A History of Scotland :	J.D. Mackie
History of Scotland :	Cliff Hanley
A traveller's history of Scotland :	John Burke
Scotland : a concise history :	James Halliday
Une histoire de la France :	Pierre Goubert
Encarta encyclopedia	
Quid 1994	

Comme il a fière allure, notre centenaire. Mais peut-être devrions-nous dire "...elle a fière allure...", car les Britanniques donnent à leurs navires le genre féminin. (Serait-ce propre à ce genre de mener les gens en bateau ?...Allez savoir...)

Peu importe. Regardez-le, amarré dans le bassin spécialement réalisé pour lui dans le port de Dundee, le port de sa naissance. Comme il est beau, avec sa coque noire, sa fine ceinture blanche et sa mâture de bois clair. Il semble prêt pour de nouvelles aventures. Mais non, il va rester ici, il a bien mérité son repos, chez lui dans ce **Discovery Point**¹, principale attraction touristique de Dundee. Il ne demande qu'à nous raconter son histoire et celle de ses équipages.



La fascination de l'Antarctique : la **National Antarctic Expedition.**

Le continent Antarctique se présente comme une gigantesque calotte glaciaire dont la surface constitue le plus grand et le plus haut plateau au monde, avec le Pôle Sud à peu près au centre. Au début du XX^{ème} siècle ces étendues sauvages sont inexplorées car inaccessibles. Pour y arriver il faut traverser les mers les plus hostiles du globe. Et affronter des icebergs, se faufiler entre des milliers de glaces flottantes pendant des centaines de milles, pour atteindre une étendue d'eau libre balayée par le vent, bordée de blanches falaises de glace. Ce continent est caché par un énorme manteau de glace et de neiges éternelles d'où émergent çà et là quelques pics montagneux.

Quelques marins explorateurs britanniques se sont aventurés dans ces parages : **James Cook** en 1772, sir **James Clark Ross** en 1839. Ces explorations ont permis d'établir les premières cartes, de donner les premiers noms (mer et banquise de Ross). Mais rien d'autre de britannique depuis Ross.

En 1893 le scientifique canadien **John Murray** présente un rapport à la Société Géographique Royale à Londres, dont le président, Sir Clements Markham, très intéressé, décide alors de réunir des fonds pour monter la **National Antarctic Expedition** britannique.

Sir **Clements Markham** espère 50 000 livres. Il en trouve 12 000. Il faut toute sa force de caractère pour ne pas désespérer : il est enfin comblé en mars 1893 quand un homme d'affaires londonien offre 25 000 livres et que le Parlement en promet alors 45 000. Il faut savoir que c'est l'époque des aventures, un nouveau siècle va naître, les journaux cherchent des histoires passionnantes pour leurs lecteurs, et l'expédition peut devenir une bonne base de publicité.

¹ Discovery Point est une attraction toutes saisons, ouverte tous les jours (sauf Noël, le jour de l'an et le 2 janvier) de 10h à 17h.

Les objectifs de l'expédition.

Cette expédition a un but de recherche scientifique. Etudes sur le magnétisme terrestre, recherches océanographiques, biologiques, physiques. Certains voudraient en faire une course au Pôle, pour satisfaire l'orgueil britannique. Mais Sir Clements Markham est un homme sérieux, prudent, qui ne veut pas qu'il soit question de course. Il s'inquiète aussi de celui qui conduira l'expédition : son sens des responsabilités doit être plus important que le souci du prestige.

Et le bateau ?

Son cahier des charges, établi par l'architecte naval William Smith, contient des exigences bien précises. Il faut qu'il soit intégralement construit pour la recherche scientifique et l'exploration Antarctique. Pour ne pas perturber les observations sur le magnétisme terrestre il faut qu'il soit en bois. Autant dire qu'il n'existe pas. En ce cas il faut le construire. Mais où ?

La construction des bateaux en bois est obsolète. Peu de chantiers en Grande-Bretagne sont encore capables d'en réaliser conformément aux spécifications de ce cahier des charges.

Des appels d'offre sont lancés. Grâce à sa grande expérience dans la construction des baleiniers en bois, capables d'affronter les sévères conditions des régions arctiques, la Société des Constructeurs de navires de Dundee emporte le marché, le 16 décembre 1899. On marchandait la soumission et finalement le coût de la construction est fixé à 34 050 livres, celui des machines à 9 700 livres, pour arriver à un total de 51 000 livres en intégrant divers extra.

L'amiral McClintock, président de la commission responsable du bateau, nous le décrit : *"Le bateau aura 172 pieds de long (52 m), 33 pieds au maître-bau (10 m), et un déplacement de 1570 tonnes. Il sera construit en chêne et orme, avec un bordage renforcé contre la glace. Ses bossoirs seront vifs et en surplomb, et prévus pour forcer le passage. La vitesse à pleine puissance sera de 8 nœuds environ. Les plans et études approuvés sont ceux d'un vaisseau qui sera le mieux adapté aux conditions de navigation par mauvais temps et dans la glace, aussi bien qu'à celles des recherches scientifiques, de tous ceux qui ont jamais pénétré dans les régions polaires..."*

La quille est mise en place le 16 mars 1900 au chantier naval Panmure, à Dundee.

Et douze mois après, le jeudi 21 mars 1901, le Discovery est lancé, sous les acclamations de milliers de personnes quand Lady Markham célèbre la traditionnelle cérémonie. Au cours du banquet de fête au *Queen's Hotel* le jeune officier commandant le navire exprime sa fierté pour le navire et son admiration pour les hommes qui l'ont construit. Ce jeune officier, **Robert Falcon Scott**, n'a que 33 ans quand en juin 1900 il reçoit le commandement de l'expédition nationale Antarctique. Né à Devonport, il a intégré la marine à l'âge de 13 ans et continué sa carrière comme aspirant dans les torpilleurs. Il a choisi pour le Discovery un équipage d'élite de 10 officiers et de 36 hommes d'autres grades.

La préparation de l'expédition.



Scott surveille l'ensemble de la préparation. La liste de tout ce qu'il faut mettre dans le bateau ressemble à un inventaire à la Prévert. La nourriture, les vêtements à la fois tropicaux et polaires, les traîneaux, les skis, les bottes, les équipements spéciaux, les explosifs pour briser la glace, les produits d'usage personnel comme le savon, les médicaments, les instruments scientifiques, le laboratoire photographique, le mobilier, le carburant pour le chauffage, une bibliothèque, l'équipement pour le ballon captif, les chiens, les huttes pour l'expédition, le magasin pour le charpentier, ceux pour l'ingénieur...la liste paraît sans fin.

De nombreuses sociétés, ne perdant pas de vue les retombées publicitaires, fournissent les marchandises gratuitement. Cadburys envoie deux tonnes de poudre de cacao ; Colmans fournit des barils de farine et des boîtes de moutarde ; Bird & Fils apporte sa contribution par d'énormes quantités de sa célèbre crème

anglaise en poudre et Evans, Leshner & Webb offrent des gallons de jus de citron vert.

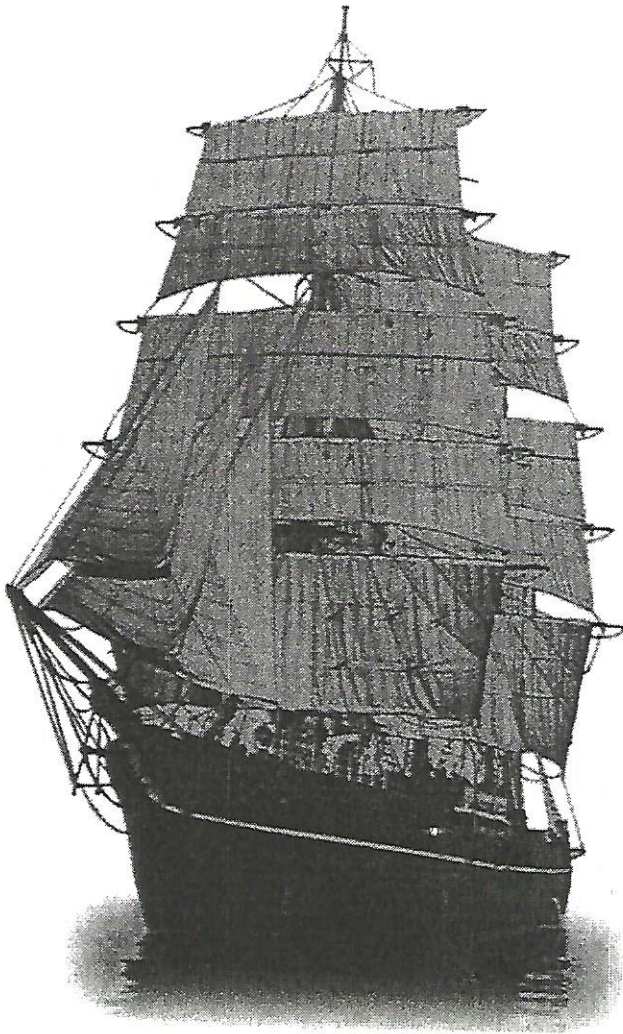
Le tabac est bien placé sur la liste, tout le monde ou presque étant fumeur (Scott a toujours la pipe ou le cigare) : 1800 livres de tabac sont dûment commandées.

Le lendemain matin le bateau appareille.



Le voyage vers l'Antarctique.

Ce voyage au long de l'océan Atlantique aux vagues déferlantes va être un bon banc d'essai pour la nouvelle machine. Scott écrit que le bateau prouve ses qualités marines en toutes circonstances. En fait il est très lent et consomme beaucoup de carburant. De plus, après avoir passé l'équateur, il commence à prendre l'eau et il faut pomper pendant le reste du voyage. (cette voie d'eau aura entre-autres conséquences de décoller les étiquettes de certaines boîtes de conserve et le cuisinier se plaindra de ne plus savoir ce qu'il va ouvrir !).



Courte escale à l'île Macquarie à environ 600 milles au sud-ouest de la Nouvelle Zélande, pour faire collection d'échantillons de la flore et ramasser des œufs de manchots pour les petits déjeuners.

Le 15 novembre la banquise est en vue, et le 29 le Discovery accoste au port de Lyttelton en Nouvelle-Zélande, où il va se réapprovisionner. Il repart le 21 décembre, bourré de provisions, certaines entassées sur le pont à côté de 45 moutons apeurés (don des fermiers de Nouvelle-Zélande) et de 23 chiens excités et hurlant.

A la veille de Noël 1901 le Discovery fait voile au sud vers l'Antarctique. Il fait beau, la progression est rapide. Les premiers icebergs apparaissent le 2 janvier. Le 3 on coupe le cercle polaire. Pendant les cinq jours suivants le navire pousse son chemin au travers du pack de glaces, sur 270 milles. Le 8

janvier il atteint la mer libre et voit pour la première fois miroiter les falaises. Le 10 janvier il quitte la terre Victoria et se dirige vers la plate-forme glaciaire de Ross. Il traverse le détroit de McMurdo, va vers l'est en longeant la plate-forme, pour observations et sondages, découvre une région que Scott baptise terre du roi Edouard VII et dont il prend possession au nom du roi d'Angleterre, puis revient vers l'ouest. Enfin, le 3 février, il jette l'ancre dans la baie des Baleines au nord-est de l'île de Ross. Ce port naturel offre une protection contre les icebergs et paraît être la base idéale pour explorer le terrain.

Notre propos n'est pas de décrire en détail ces explorations, ni même leurs préparatifs. Disons seulement que la vie des hommes qui se sont lancés dans cette aventure va être très dure. Tous y laisseront une partie de leur santé, certains y laisseront leur vie.

Le Discovery va être préparé pour l'hivernage. Entre autres on recouvre la partie avant du pont par des bâches de grosse toile, réalisées à Dundee. Le 23 avril 1902 le soleil disparaît et la longue nuit polaire débute. Discovery est pris par les glaces. Le soleil ne se montrera à nouveau que le 22 août, et la température remontera alors vers -15°C . (le point d'hivernage est situé à 78° de latitude sud, soit l'équivalent du Spitzberg occidental pour l'hémisphère nord, bien plus au nord que le célèbre Cap Nord, point le plus septentrional de l'Europe).

Les quartiers d'hiver.

Pendant ces longs mois les 47 occupants du navire vont préparer plusieurs expéditions. Et dès le retour du soleil, en septembre 1902, ils constituent plusieurs dépôts de vivres dans le but d'une expédition vers le Pôle.

Robert Falcon Scott, Edward Wilson et Ernest Shackleton partent le 2 novembre 1902. Avec leurs traîneaux tirés par les chiens ils traversent la terre Victoria. La marche est épuisante, hommes et bêtes subissent la faim et le blizzard. Ils sont au point 82° 16' le 30 décembre, point le plus près du pôle jamais atteint. Il ne reste que sept chiens sur les dix-neuf au départ ; Shackleton est atteint du scorbut. Il faut revenir à la base, et vite. Sur le retour les deux derniers chiens survivants seront abattus afin de s'alléger de leur nourriture. Les trois hommes sont enfin repérés par l'équipage du Discovery le 3 février. Leur galère aura duré trois mois.

Mais cela ne décourage personne. Le 24 novembre 1902 le lieutenant Armitage dirige une autre expédition dont l'objectif est de franchir les montagnes occidentales et trouver une route vers l'intérieur de la calotte glaciaire. Traversée du détroit de McMurdo ; atteinte d'un plateau à 1520 m d'altitude après deux jours d'escalade permettant de dominer le plateau Ferrar, qui sera une voie possible vers l'intérieur ; suite de la progression et arrivée à 2740 m d'altitude² le 5 janvier 1903.

Discovery se prépare à passer une deuxième nuit polaire dans les glaces. Il a été ravitaillé par le navire de secours, le Morning, reparti en emmenant les hommes les plus marqués par le séjour polaire.

R. F. Scott va repartir en expédition le 26 octobre 1903 avec neuf hommes pour explorer le glacier Ferrar.

La fin de la National Antarctic Expedition.

Le Morning revient en janvier 1904, accompagné du baleinier Terra Nova. Il apporte une bien mauvaise nouvelle : si le Discovery n'est pas dégagé dans les semaines à venir, il doit être abandonné, car l'argent manque pour continuer la National Antarctic Expedition et l'Amirauté n'est pas disposée à financer d'autres opérations de relèvement ou de sauvetage.

Le Discovery est bien prisonnier : environ 30 kilomètres de glace, parfois de plus de 2 mètres d'épaisseur, le séparent de l'eau libre. Mais pas question de l'abandonner. On va briser la banquise avec la dynamite ! Elle se fend peu à peu avant d'être forcée par les deux autres navires. Le Discovery est enfin libre le 16 février 1904.

Et il est de retour à Spithead le 10 septembre 1904, ramenant des hommes qui ont passé 26 mois au bout du continent le moins hospitalier du monde. Ils sont accueillis comme des héros.

Le sort du Discovery.

On pouvait espérer qu'il continuerait dans la recherche scientifique. Mais la situation financière de la National Antarctic Expedition est désespérée et le bateau est vendu à la Compagnie de la Baie d'Hudson, pour le cinquième de son coût de construction. La Compagnie est intéressée par les capacités de ce bateau à se faire un chemin en brisant la glace. Il est aménagé en cargo et passe sept ans, de 1905 à 1911, à livrer des fournitures à la Baie d'Hudson et à en revenir généralement chargé de fourrures.

Pendant la première guerre mondiale, affrété par le gouvernement français, il va alimenter la Russie en munitions, et en 1917 approvisionner les Russes Blancs par la mer Noire, durant la révolution d'Octobre. A la fin de la guerre il est affrété par plusieurs compagnies pour transporter des marchandises dans l'Atlantique nord.

Entre 1920 et 1922 il reste inemployé dans le South West India Docks de Londres. Sa capacité marchande et sa vitesse limitées ne lui permettent pas de concurrencer les cargos modernes. Il va être désarmé et devenir temporairement le quartier général d'une troupe de scouts marins.

Mais sa carrière dans l'exploration n'est cependant pas terminée. En 1923 il est acheté par les Crown Agents pour des recherches scientifiques dans les mers du sud et réaménagé : nouvelles voiles et gréement, nouveaux mâts en pin de l'Orégon, coque réparée, nouveaux ponts et nouvelles cabines, installation de laboratoires chimiques et biologiques, motorisation des cabestans et des poulies, équipement de sondages, plate-formes en surplomb. Il y en a pour 114 000 £. Et il est enregistré à Port Stanley, dans les Falklands (les Malouines), comme navire royal de recherches.

En octobre 1925 il navigue vers les mers du sud pour étudier la migration des baleines et leur population.

² Les altitudes des points particuliers de l'Antarctique diffèrent très sensiblement d'une source d'information à une autre. On peut facilement imaginer que les mesures manquent de précision, compte tenu de l'environnement.

Création du BANZAR. British, Australian, et New Zealand Antarctic Expedition.

Cette entité est créée en 1929 et placée sous la conduite de sir Douglas Mawson. Le gouvernement britannique lui prête gracieusement le Discovery. Le but est de cartographier les côtes, les îles, les rochers, les hauts-fonds entre la Terre de la Reine Mary et l'île Enderby et de planter le drapeau britannique partout où cela est possible. Discovery participe à ces travaux jusqu'en 1931, bénéficiant d'une révision en Australie en avril 1930.

Fin de la carrière de Discovery dans la recherche.

Il revient à Londres en 1936 où il va servir de bateau d'entraînement pour les scouts marins et de mémorial pour le capitaine R. F. Scott.

Pendant la deuxième guerre mondiale la Royal Navy s'en sert pour divers entraînements. Vers la fin ses machines et chaudières sont déposées et mises à la casse.

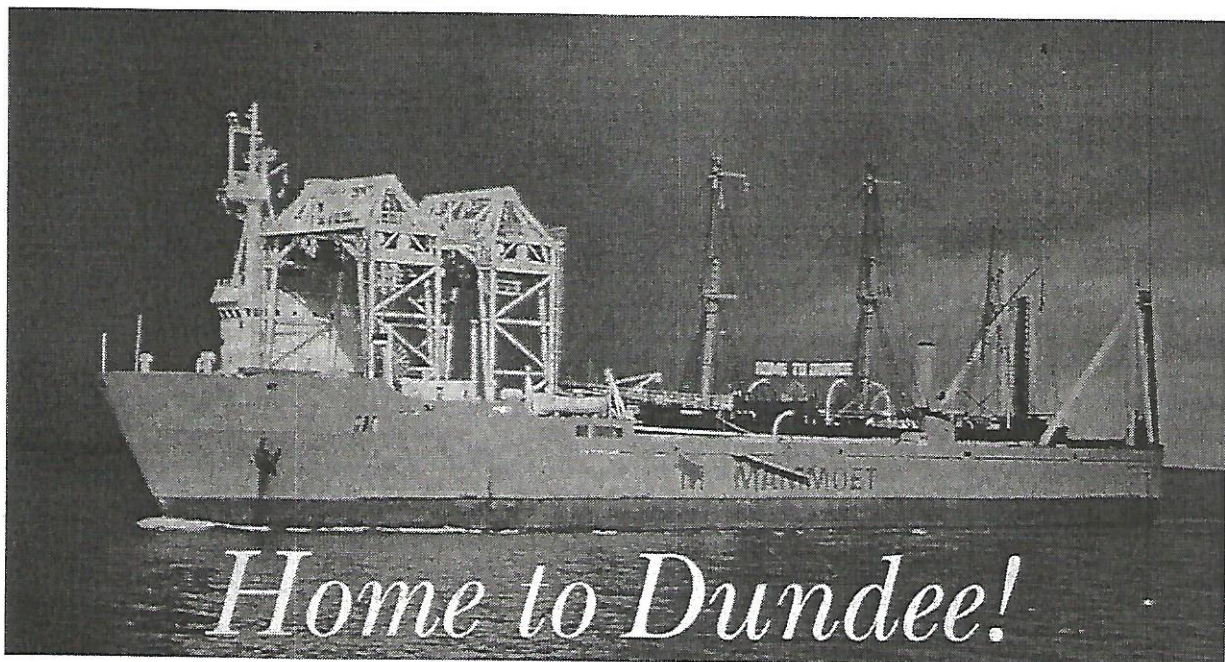
Au fil des ans son entretien devient trop cher pour les scouts et en 1955 il est rendu à l'Amirauté qui en fait un ponton, ouvert au public les week-ends. Dans ces conditions il se détériore et la question se pose de son avenir. Le remettre en état est beaucoup trop cher et injustifié. La société pour la conservation des affaires maritimes – The Maritime Trust- intervient et en avril 1979 le bateau est mis sous sa garde. Cet organisme indépendant a pour objectif la préservation et la restauration des navires britanniques historiques et leur exposition au public. Après des restaurations vitales -500 000 £ dépensées entre 1979 et 1985 pour le premier niveau de travaux- le Discovery devient un musée national sur les rives de la Tamise.

En 1985 le Dundee Heritage Trust, en partenariat avec l'agence écossaise de développement, lui offre un nouveau "foyer". Il va revenir là où il a été construit pour devenir la pièce maîtresse d'un nouveau centre du patrimoine. Trop précieux pour affronter les risques d'un remorquage dans les eaux agitées de la mer du Nord, il quitte Londres le 28 mars 1986 en cale sèche dans un cargo aménagé. A son arrivée dans l'estuaire de la Tay, il est accueilli par des milliers de Dundonians qui l'accablent comme il remonte la rivière. Le 3 avril à minuit il accoste au Victoria dock, au son des chants de bienvenue entonnés par des pipers sur son pont et sur le quai.

Discovery Point.

Notre centenaire a bien le droit au repos et à la considération. Il profite de l'un et de l'autre en cet endroit de Dundee auquel il a donné son nom, porte-drapeau de ce centre d'attractions pour les touristes.

On peut facilement le trouver. Restauré, bichonné, astiqué, il attend les visiteurs de tous âges, pour leur montrer les conditions de vie des marins explorateurs qui avec lui et grâce à lui ont pu vivre des aventures aux limites - et même au-delà pour certains- de ce qui est possible.



Bibliographie : The Story of Discovery, Dundee Industrial Heritage Ltd.

HIGHLAND GAMES

En arrivant à Portree, capitale de l'île de Skye, un dimanche de fin juillet, nous nous sommes trouvés noyés au milieu d'une foule de joueurs de cornemuse et de tambours défilant dans les rues. Le bruit était assourdissant mais ils avaient fière allure ces musiciens qui mettaient tout leur cœur dans leur jeu, comme si leur honneur en dépendait.

Après enquête, nous avons appris que nous arrivions juste à la fin des **Highland Games**. Après avoir envahi les rues, les joueurs allaient partir à l'assaut de tous les pubs de la ville. Ils avaient bien besoin de se refaire une santé après cette dure journée de compétition.

Repus d'air de cornemuse, nous décidons d'aller voir le terrain, là-haut sur la colline, site magnifique au-dessus de la mer. Dans les vestiges de la fête, nous avons deviné l'agencement, la concurrence, déchiffré les combats sans merci, pénétré le secret des airs et des danses.

Tout autour d'un grand terrain d'environ 100 m sur 60 s'alignaient des stands divers, buvettes, vente d'objets souvenirs, stands de généalogie très visités par ceux qui veulent connaître le clan de leur famille, vente de kilts et accessoires, livres, cadeaux, artisanat, trampoline pour les enfants. Sur des estrades, danseurs et joueurs de cornemuse se produisent. Les coureurs évoluent autour du terrain, les lanceurs et autres athlètes au centre. Les spectateurs, eux, sont massés entre les stands et l'arène.

Chaque année, de mai à mi-septembre, dans différentes villes et villages d'Ecosse, mais aussi du Canada et des Etats-Unis, ont lieu des **Highland Gatherings**, rassemblements au cours desquels se déroulent de mini-olympiades. Celles-ci comprennent de la cornemuse, de l'orchestre, de la danse, des championnats de courses et saut en hauteur et en longueur, des compétitions de lancers divers, du poids et du marteau au tronc d'arbre en passant par la balle de foin ou la botte, sans oublier la lutte et le tir à la corde. On peut même trouver des démonstrations de chiens de bergers rassemblant des moutons ou des canards. Chaque ville a ses compétitions, certaines très officielles, d'autres plus folkloriques. Le tout se déroule sous la houlette d'un **chieftain**, grand maître des jeux.

Le spectacle est permanent. Il débute par l'arrivée des joueurs de cornemuse sur le



terrain. Dès cet instant, la plainte de la cornemuse est omniprésente, entre les joueurs qui accompagnent les danseurs, ceux qui répètent dans un coin ou ceux qui sont en compétition individuelle ou de groupe (jusqu'à 40 cornemuses). Les cornemuseux solistes peuvent prendre part à trois sortes de compétitions où se jouent trois sortes d'airs. Le **piobaireachd**, ou **pibroch**, est le plus prisé. Il est joué à l'occasion d'anniversaires et de mariages et le joueur, en l'exécutant, déambule lentement, au rythme de la mélodie. Les marches (**march**) sont des airs militaires dont le rythme donne aux joueurs un pas plus martial. Quant aux **strathpey** et **reels** (gigues), ils se jouent sur place, le pied du joueur marquant juste la mesure.



Très prisés également sont les concours de danse pour lesquels les danseurs – des danseuses pour la plupart – s'entraînent depuis des mois, que dis-je, des années car il faut commencer très tôt pour obtenir cette souplesse indispensable du mollet. Il est impressionnant de voir ces fillettes de trois ou quatre ans rebondir tout en souplesse sur l'estrade, l'oreille tendue vers la cornemuse qui les accompagne.

Quatre danses sont traditionnelles depuis des lustres. Il s'agit tout d'abord de la fameuse danse du sabre (**sword dance** ou **Gallie Chaluim**) qui date de l'époque du roi Malcolm Canmore (1058-1093). Ayant vaincu son adversaire, un lieutenant du roi Macbeth, Malcolm posa son épée sur celle du vaincu, formant ainsi le signe de la croix, et exécuta une danse de victoire au-dessus d'elles. Les pieds doivent atterrir tout près des épées sans jamais les toucher, sous peine de malchance au combat.

Vient ensuite la danse des vieux pantalons (**Old trousers** ou **Seann Triubhas**), qui date de l'époque de la bataille de Culloden en 1746 après laquelle il fut interdit aux Highlanders de porter le kilt. La danse montre le dégoût qu'ils ont d'avoir à danser en pantalons honnis et ils essaient

de se débarrasser du vêtement indésirable en le secouant. La fin de la danse, rapide, allègre, montre leur joie de retrouver le kilt. Tout au long, pirouettes et entre-chats sont preuve de l'influence française sur la culture écossaise.

Le célèbre **Highland fling**, celui des cartes postales humoristiques, aurait son origine aux alentours de 1790. Il imite la danse du cerf et les mouvements gracieux des bras et des doigts imitent les mouvements des bois du cerf. Il se danse sur place sans doute parce que les anciens le dansaient sur leur targe, leur bouclier léger recouvert de cuir, à moins qu'il ne faille croire que l'Écossais, comme le cerf, n'a pas besoin de bouger : les femmes viennent à lui et non lui aux femmes !

Enfin, le **Reel of Tulloch** vient du village de Tulloch. Dans ce village du nord-est, la congrégation attendait son pasteur un froid matin d'hiver et se mit à frapper des pieds et des mains pour se réchauffer tandis qu'un quidam se mettait à siffler un air entraînant des Highlands : le **reel** était né.



Si l'on peut détacher son regard des estrades, le spectacle est aussi autour et dans l'arène où ont lieu les compétitions athlétiques, poids légers et poids lourds. Les poids légers comprennent la danse, le sprint, la course à pied et le saut tandis que les poids lourds comprennent le lancer de pierre (**stone-throwing**), le lancer de poids (**weight-throwing and tossing**), le lancer de marteau (**hammer-throwing**), le lancer de tronc (**caber turning or tossing**) et le lancer de bottes de foin (**sheaf tossing**).



En français, nous parlons de lancer pour chaque discipline alors qu'en écossais chacune est désignée par un terme spécial selon la façon dont sont lancés la pierre, la botte de foin, le tronc, le marteau ou le poids. La pierre pèse entre 16 et 22 livres pour les hommes, entre 8 et 12 livres pour les femmes. Elle est lancée de l'épaule et c'est une des plus anciennes épreuves.

Deux sortes de poids sont lancés. L'un pèse 28 livres et comprend une courte chaîne qui permet de prendre de l'élan avant de le lancer en longueur. L'autre pèse le double, 56 livres, et est lancé en arrière au-dessus d'une barre qui peut atteindre jusqu'à 4,50 m de haut.

Le marteau pèse 16 ou 22 livres. C'est une sphère au bout d'un long manche de bois, mais à l'origine c'était un marteau de forgeron qui endommageait fort le terrain à l'atterrissage !

La balle de foin pèse entre 16 et 20 livres et doit être projetée au-dessus d'une barre à l'aide d'une fourche à trois dents. A l'origine, bien sûr, on trouve les balles de foin lancées dans les greniers à l'aide de fourches et cette compétition, amusante, soulève facilement l'enthousiasme des foules

Le fameux tronc, enfin, doit être lancé de façon à retomber au centre d'une horloge imaginaire dont le lanceur

serait le 6 et le tronc l'aiguille des heures, qui doit idéalement marquer midi. Ce n'est donc pas tant la distance que la

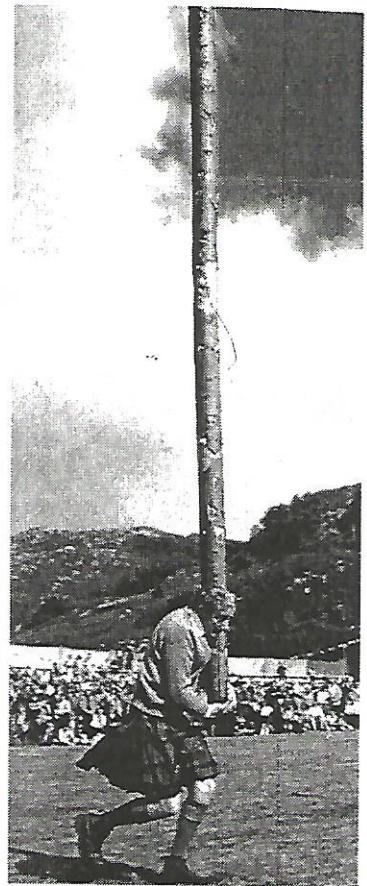
précision et le style qui importent pour ce lancer. Il n'est que de voir l'empressement des juges à suivre le moindre mouvement des lanceurs pour s'en convaincre. Il ne faut pas moins de deux hommes pour apporter au lanceur le tronc de sapin bien lisse de 6 m de haut, qui pèse dans les 57 kg et mesure 23 cm de diamètre à une extrémité et 33 cm à l'autre. Ils placent l'extrémité du tronc dans les mains du lanceur qui se redresse précautionneusement, appuie le tronc contre son épaule, puis se met à courir en homme ivre pour prendre son élan avant de s'arrêter brusquement et d'expédier le tronc dans des ahanements gargantuesques. Le tronc doit alors toucher le sol par son extrémité supérieure et retomber au-delà de son point d'impact par rapport au lanceur. A l'origine de cette discipline il y aurait, dit-on, les bûcherons qui lançaient des troncs d'arbres dans les rivières pour qu'ils flottent jusqu'aux scieries.



Pendant que lancent les lanceurs, les coureurs courent et les sauteurs sautent alors qu'ailleurs les lutteurs (**wrestlers**) s'empoignent et que s'affrontent deux équipes d'hommes baraqués essayant de s'entraîner mutuellement dans leur camp dans un féroce tir à la corde (**tug o' war**).

Le spectacle est partout dans l'arène qui resplendit des couleurs des kilts des sportifs, des tenues des juges, des danseurs et des musiciens, des cuivres des instruments, de la nature environnante.

Quand vient l'heure des récompenses, il faut faire le distinguo entre les compétitions de professionnels et celles d'amateurs. Les professionnels, qui viennent parfois d'aussi loin que l'Amérique ou le Canada, concourent pour de l'argent. En juillet 2001 à Tobermory sur l'île de Mull par exemple, les premiers prix, selon la discipline et la catégorie, senior, junior ou enfants pour les danses, allaient de £ 20 pour les compétitions locales toutes disciplines confondues à £ 30 ou £ 35 pour les compétitions open pour culminer à £ 75 pour le premier prix de pibroch open. Quand on vous disait que la cornemuse était la reine de la fête, ce n'était pas un vain mot ! Les amateurs, de leur côté, ne se déplacent que localement et ne reçoivent pas d'argent. Ils se contentent de T-shirts, de trophées, de médailles ou de bons de nourriture ou de bière.



Mais quelle est donc l'origine de ces jeux qui actuellement, sous leur forme traditionnelle ou sous une forme plus ludique, se déroulent dans plus de cent lieux en Ecosse chaque année ? D'aucuns disent qu'ils remontent à l'époque de la bataille de Bannockburn en 1314. D'autres pensent qu'ils remontent au roi Malcolm qui aurait organisé une course dans la montagne pour choisir son nouveau messenger. Des jeux auraient été organisés pour sélectionner les gardes du corps du roi ou d'un seigneur. On peut plus prosaïquement imaginer des compétitions de force pour choisir des journaliers agricoles comme le laissent à penser le lancer de tronc ou celui de la botte de foin.

Toujours est-il que les premiers jeux sous leur forme actuelle sont apparus vers 1820 et ont vu leur consécration à Braemar lorsqu'en 1848 ils ont reçu une visite qui allait devenir traditionnelle, celle de la famille royale.

Partout, les Highland Gatherings attirent les foules. A côté des jeux célèbres de Braemar ou d'Oban, on peut trouver des jeux plus authentiques, plus empreints de simplicité et de fraîcheur dans de petits villages, comme ceux auxquels nous avons assisté à Glen Esk, non loin de Carnoustie, où jeunes et enfants avaient largement part à la fête, contribuant ainsi à perpétuer une très ancienne tradition.

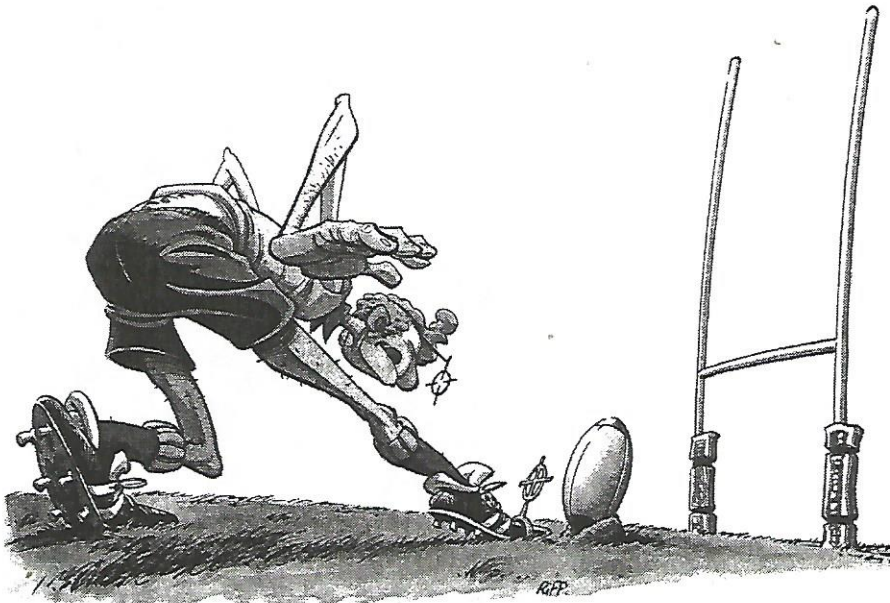
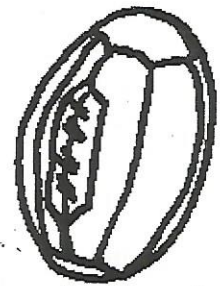
Bibliographie : Le grand guide de l'Ecosse – Gallimard
Today in English – Août 1993

MAULE BLACKS STORY

D'abord un peu d'histoire.

On trouve quelques traces de jeux de balle en Egypte, puis en Grèce (dans l'Odyssée notamment) et ensuite dans les Iles Britanniques au Moyen Age. Le *hurling* (« over the country » et « to goal ») en Irlande et le *ba'game* dans les Borders.

C'est en jouant au football qu'un jour de 1823, l'Anglais William Web Ellis commet une infraction aux règles du jeu. Il s'empare du ballon à la main, court droit devant lui, le pose derrière les buts adverses. Cette faute devient alors une loi du football à Rugby (petite ville du centre de l'Angleterre).



Certains poètes disent qu'il serra le ballon si fort dans ses bras que, de rond, il en devint ovale. Le rugby était né.

Quelques années plus tard, en 1846, une assemblée fixe les quelque peu folkloriques « règles du football joué à l'école de Rugby ».. Plus tard le nombre de joueurs passe de 20 à 15 pour une équipe.

Les premiers ballons sont confectionnés avec des vessies de porc. A partir de 1870 elles sont remplacées par des

vessies en caoutchouc.

C'est en 1883 qu'un apprenti-boucher écossais, désireux d'améliorer les finances de son club de Melrose propose des tournois de mini-rugby. Le succès est énorme.

En 1886 l'Ecosse, le Pays de Galles et l'Irlande créaient l'International Board, l'instance officielle toujours dominante à l'heure actuelle. C'est elle qui décide et qui sanctionne tout en buvant du thé !

En 1900, le rugby entre aux Jeux Olympiques pour en sortir 24 ans plus tard après un match extrêmement violent tant sur le terrain qu'en dehors.

Ensuite différentes compétitions sont instaurées. Parmi elles, le Tournoi des cinq nations, le challenge français Yves du Manoir, les championnats nationaux et, plus récemment en 1987, seulement la première coupe du monde. Le classement cumulé des nations ayant participé aux coupes du monde de rugby donne la France quatrième derrière l'Australie, la Nouvelle-Zélande et l'Afrique du Sud, mais devant l'Angleterre et l'Ecosse, respectivement cinquième et sixième.



En parallèle au jeu traditionnel, rugby à 7 et jeu à 13 cohabitent pour des raisons soit techniques (on compte moins de passes, moins d'arrêts de jeux, plus de spectacle), soit financières (des comptes en Suisse, des Ferrari de fonction et des shorts Cardin). L'esprit du jeu est le même et c'est le plus important.

Les objectifs :

Simple. Prendre la balle dans ses bras et courir la poser vers le but opposé.

Les moyens.

Une équipe est formée d'une vingtaine de bons copains pas peureux, d'autant de bénévoles qui râlent tout le temps, un terrain, un soigneur, une buvette et ...un ballon.

Le ballon est un objet particulièrement ridicule de par sa forme et son tempérament sauvage et impertinent. Il rebondit n'importe comment. Pour le conquérir, il faut livrer un combat très libertaire bien que technique en contournant et en évitant des défenseurs affamés et irrités de ne pas l'avoir eux-mêmes. Il signe l'arrêt de mort de celui qui le possède, d'où l'intérêt des passes.



Un autre exemple de fair play

Petit lexique de base.

Blessure : petit accident corporel qui ne fait même pas mal. Tendinite, claquage, luxation, hématome, strangulation, chatouillis n'effraient en rien un joueur de rugby.

Botteur : spécialiste du coup de pied (voir plus loin). C'est lui qui tente de marquer des points au pied en visant entre les poteaux adverses.

Buvette : principal sponsor d'un club. C'est ici que l'esprit d'équipe se forge réellement.

Boue : produit de beauté utilisé selon le cycle suivant : averse, boue, douche, biture et lessive.

Charge : le ballon ne circule à la main qu'en arrière, donc il faut avancer en forçant le passage.

Coup de pied : la passe à la main en avant est interdite, c'est donc la seule solution pour avancer dans son camp.

Demi de mêlé : c'est celui qui glisse le ballon dans la mêlée.

Fair-play : " Sport de voyous pratiqué par des gentlemen ". La fougue des



protagonistes est équilibrée par le respect de l'adversaire et surtout de l'arbitre.

Maul : voir plus loin.

Mêlée : slow collectif décrété par l'arbitre après une faute involontaire ; elle est formée de 8 joueurs par équipe qui forment le pack.

Mi-temps : il y en a deux de quarante minutes par match. C'est aussi le changement de côté et le temps de satisfaire un besoin pressant ou de se délecter d'une orange.

Pénalité : sanction d'une faute volontaire qui se joue à la main ou en coup de pied.

Règle : le rugby est un jeu, non une forme de guerre. Le ballon est l'objectif, non l'homme. Le jeu consiste à faire circuler le ballon, le bloquer est une faute. Bien connaître les règles biscornues et complexes du rugby peut s'avérer intéressant, sinon on se contentera de respecter les décisions de l'arbitre.

Supporter : souvent partial et bon vivant, il aime à rire, à boire et à chanter.

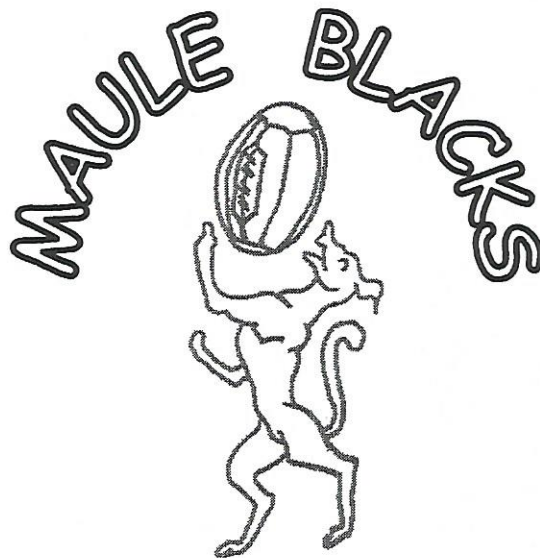
Talonneur : souvent le joueur le plus fluët, il est au centre de la mêlée et renvoie le ballon au pied derrière lui.

Troisième mi-temps : l'épreuve la plus redoutable. Réservée aux bons vivants à la buvette, au club house ou au restaurant, la véritable compétition débute là.

Maul : ?

En première approche c'est une valse collective provoquée par un joueur qui se retourne et est empoigné par deux amis en fonçant avec le ballon sur l'adversaire. Pas de rapport avec Maule, pourtant tout y ressemble. Alors il a fallu en créer un. Allusion abusive faite à un groupe de Maulois téméraires défiant leurs jumeaux écossais de Carnoustie.

Maule Blacks : c'est le nom porté par cette équipe emmenée par un moins peureux que les autres. L'équipe est aujourd'hui formée d'une trentaine d'individus qui se rencontrent tous les jeudi soir à Aubergenville pour un entraînement forcément adapté à leurs âges, c'est à dire pour plus et beaucoup plus de 35 ans. Un seul mot d'ordre : être tous présents à cette fameuse troisième mi-temps, aux soirs des 13 avril 2002 à Carnoustie et 13 juillet 2002 à Maule pour allier la sueur et la douleur des matchs avec la camaraderie, beuverie et autres ingrédients pour faire la grande fête entre nous tous. Les "*vieux crampons*" espèrent, par-delà ces deux matchs, échanger ce que le rugby sait apporter et aussi éclats de rires et mains tendues.



Bibliographie:

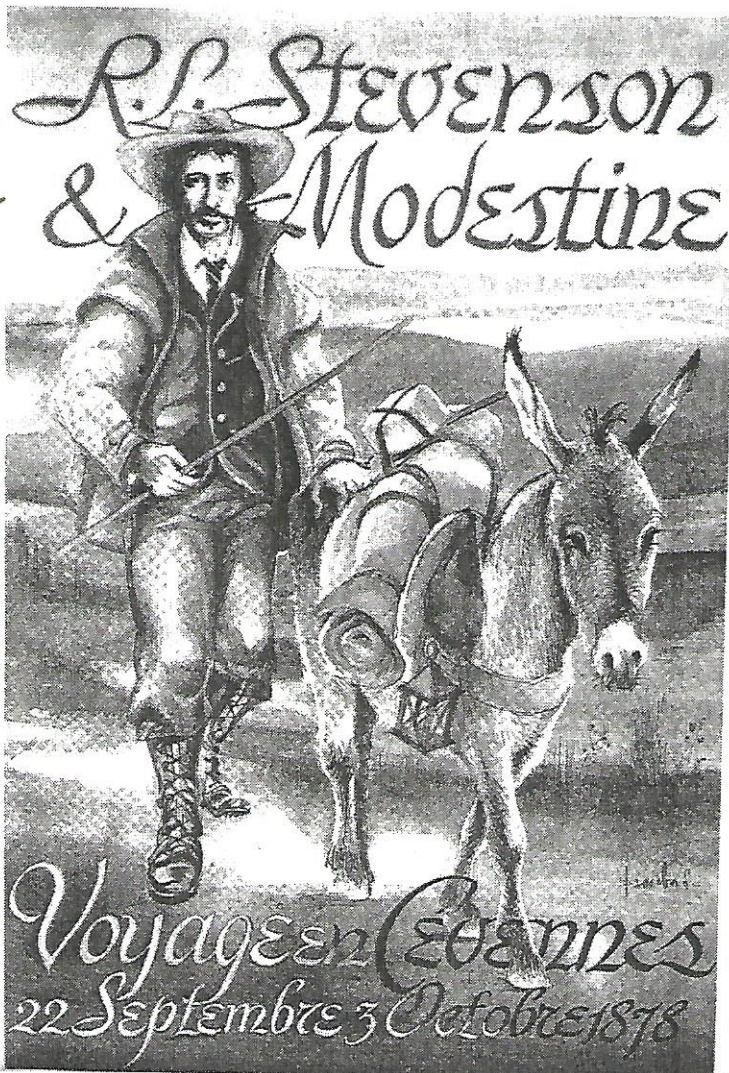
Livre : Le rugby illustré de A à Z.
texte Harty, Illustration Riff, édition La Sirène.
Internet : site de la fédération française de rugby.
Encyclopédie Encarta.

LE VOYAGE DE STEVENSON DANS LES « HIGHLANDS FRANCAISES »

24 Septembre – 4 octobre 1878

Août 1878 : une jeune femme nommée Fanny Osbourne quitte la France pour regagner l'Amérique après avoir vécu auprès de Robert Louis Stevenson les premières années d'une liaison qui ne prendra fin qu'à la mort de celui-ci, en 1894, dans l'île de Samoa.

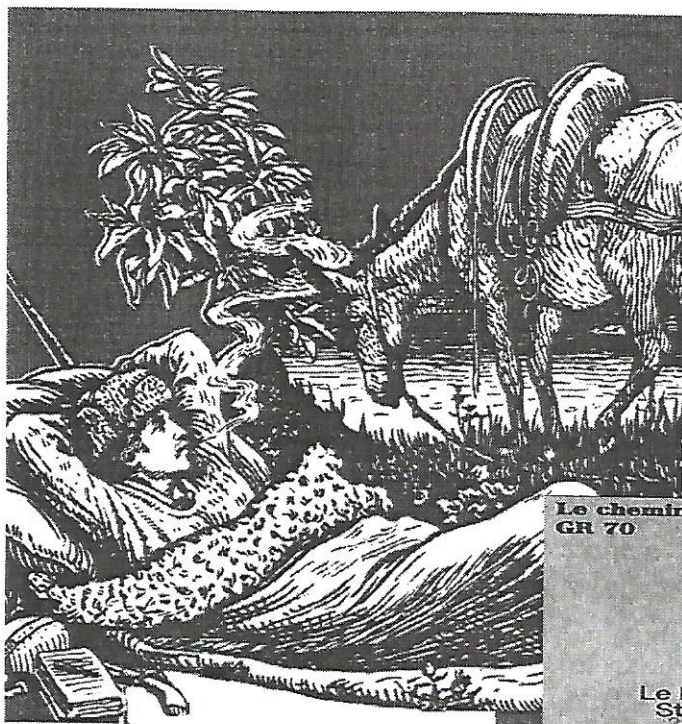
A cette époque l'auteur de *L'Ile au Trésor* et de *Docteur Jekyll et Mr Hyde* est encore un écrivain en formation qui n'a derrière lui que quelques écrits parus dans des revues littéraires. Après le départ de Fanny, il se retrouve seul à Grez-sur-Loing, dans la région de Fontainebleau où, depuis 1875, il vit parmi les peintres de l'Ecole de Barbizon. Il est âgé de 28 ans et se trouve dans une situation financière difficile. Il a besoin de faire le point, de prendre un peu de distance par rapport à la vie de bohème qu'il a menée jusque là.



Il est difficile de dire comment ses pas l'ont conduit jusqu'au Monastier-sur-Gazeille (Haute-Loire), petite cité de moyenne montagne située à une vingtaine de kilomètres du Puy-en-Velay. Mais une chose est certaine, Stevenson a connu la région grâce à la lecture d'un livre de George Sand qui a pour cadre le Velay :

Le Marquis de Villemer.

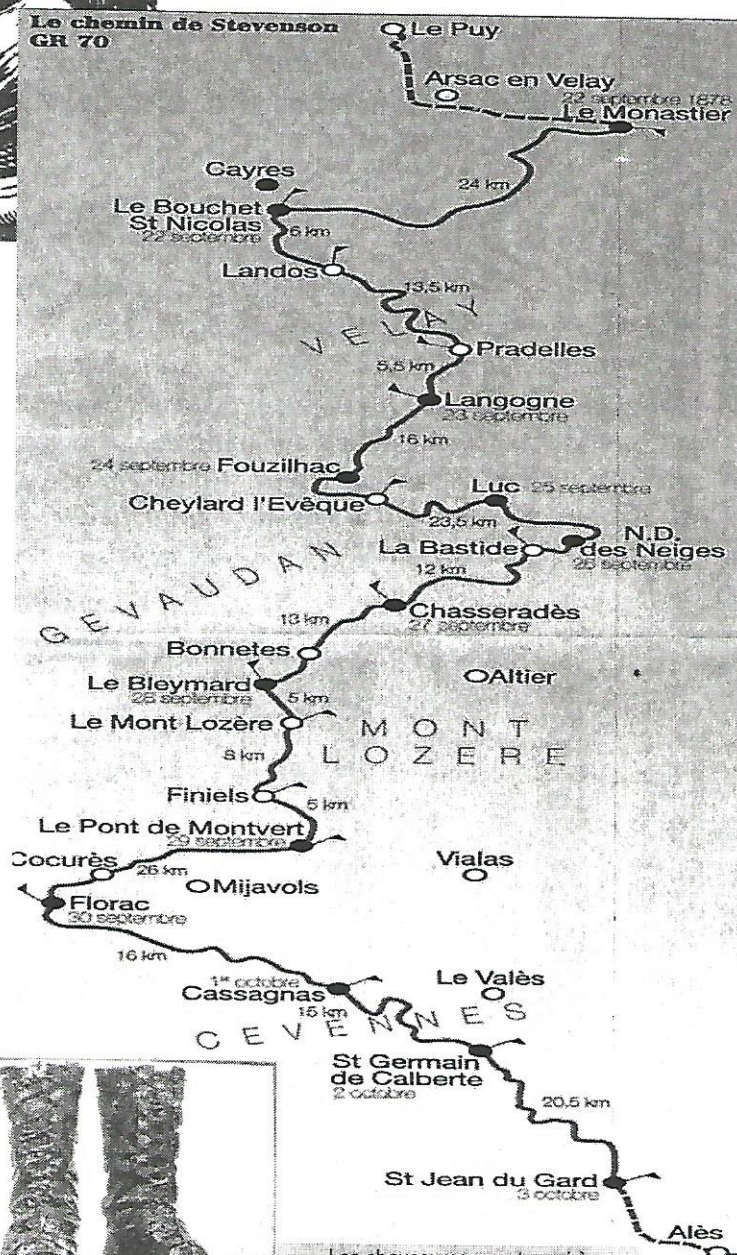
On dit aussi qu'il voulait retrouver les paysages qui avaient abrité la révolte des Camisards. Ceux-ci, pour conserver leur confession protestante et leur identité ont mené un combat héroïque contre les troupes de Louis XIV. A bien des égards, cette guerre des Camisards n'était pas sans lui rappeler la lutte menée par les *covenanters* écossais contre l'Anglicanisme sous le règne de Charles 1^{er} d'Angleterre (celui-là même qui périt décapité en 1649) et dont les récits avaient bercé son enfance. Le parcours de Stevenson passera donc par les hauts lieux de la résistance camisarde : le Pont de Monvert, Saint-Germain-de-Calberte, Saint-Jean-du-Gard...



Au Monastier, Stevenson s'installe dans une modeste auberge pour terminer un roman en cours, le second épisode des *Mille et Une Nuits*. Mais une fois son travail achevé, au lieu de remonter vers Paris, il met au point un projet, celui d'un voyage vers le sud, qu'il fera accompagné d'un âne... Il ira jusqu'à Alès et fera de ce voyage un livre dont il a déjà décidé du titre : *Voyages avec un âne dans les Highlands françaises*.

Le 22 septembre 1878, à 5 heures du matin, Stevenson quitte Le Monastier, accompagné de l'ânesse Modestine dont il a fait l'acquisition quelques jours plus tôt. Le 3 octobre 1878, douze jours plus tard et 250 kilomètres plus au sud, il parvient à Saint-Jean-du-Gard, à la porte des Cévennes. Stevenson prendra ensuite une diligence pour rejoindre Alès puis Londres à la mi-octobre.

Aujourd'hui, les randonneurs qui suivent le GR 70, le fameux "Chemin Stevenson" peuvent mettre leurs pas dans ceux de l'écrivain. C'est un magnifique parcours qui traverse les vastes plateaux volcaniques du Velay, les sommets du Mont Lozère et les crêtes des Cévennes, des paysages qui ne sont pas sans rappeler ceux des Highlands, ce qui explique sans aucun doute le titre initial de ce qui est devenu *Voyages avec un âne dans les Cévennes*.



Les chaussures ayant servi à R. L. Stevenson. Aujourd'hui conservées au musée d'Edimbourg.

HISTOIRE D'EN RIRE.

Dans la vallée de l'Esk, en Ecosse, un berger s'occupe tranquillement de ses moutons, du bord de la route, tout en philosophant devant le vaste paysage qui s'étend devant ses yeux. Surgit alors une Jeep Cherokee flambant neuve conduite par un jeune Américain en chemise Hugo Boss, pantalon YSL, baskets Nike.

La jeep s'arrête et le jeune homme demande au berger : « Si je devine combien de moutons vous avez, est-ce que vous m'en donnerez un ? »

Le berger regarde le jeune homme, regarde ses moutons qui broutent et dit : « D'accord ! »

Le jeune homme gare la voiture, branche le notebook et le GSM, entre dans un site de la NASA, scrute le terrain à l'aide du GPS, établit une base de données, soixante tableaux Excel pleins d'algorithmes et d'exponentielles, plus un rapport de cent-cinquante pages imprimé sur sa mini-imprimante High-Tech. Il se tourne vers le berger et dit : « Vous avez ici 1586 moutons. »

Le berger répond : « C'est tout à fait exact. Vous pouvez avoir votre mouton. Choisissez. »

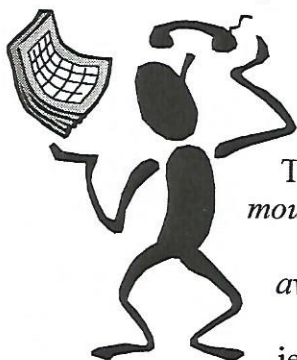
Le jeune homme prend un mouton et le met dans le coffre de la jeep. Le berger lui demande alors : « Si je devine votre profession, est-ce que vous me rendrez mon mouton ? »

Le jeune homme répond : « OK. »

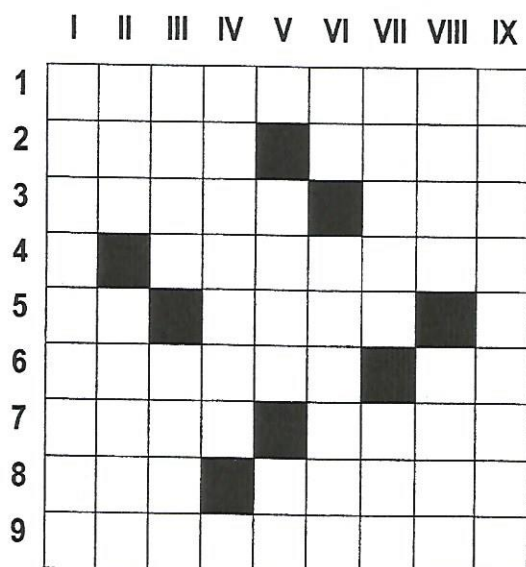
Sans hésiter, le berger lui dit : « Vous êtes consultant. »

« Comment avez-vous deviné ? » demande le jeune homme ébahi.

« C'est facile », répond le berger, « tout d'abord vous êtes venu ici sans que je vous appelle, ensuite vous me taxez d'un mouton pour me dire ce que je savais déjà et, en prime, vous ne comprenez rien à ce que je fais parce que vous avez pris mon chien ! »



MOTS CROISES.



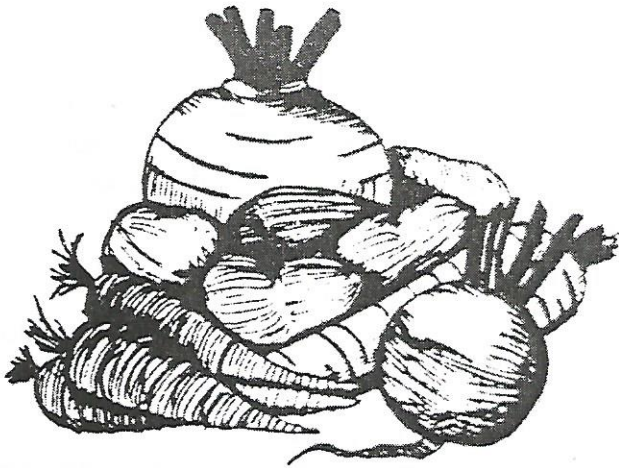
HORIZONTALEMENT :

1. Qualifie des biens qui ont une existence matérielle.
2. Lisière forestière. – Sans inégalités.
3. Ruinant la santé. – Plus dangereux s'il est solitaire.
4. Distraction familière de la jeunesse des années 50.
5. Entrée de table. – Sur la voie.
6. Auxiliaire de police. – 2002.
7. A redouter s'il est triste. – Moment cinétique propre d'une particule.
8. Troublé. – Manque d'énergie.
9. Ce que le jumelage veut faire de nos liens avec Carnoustie.

VERTICALEMENT :

- I. Chercher à conquérir.
- II. Décorations. – Un dessin peut l'être.
- III. Utilisés pour lever. – Très serrés.
- IV. Un manque catastrophique.
- V. Redouté sur les planches. – Cale.
- VI. Nous connaissons celui de Gally. – Doubler.
- VII. Décollage. – Sans addition.
- VIII. Endroit. – Utile à celui qui veut voler.
- IX. Morigéner.

GRATIN DE LOCH LOMOND



- 1,8kg de pommes de terre, pelées et coupées en tranches
- 350g de navets en dés
- 1 petit oignon émincé
- 350g de poireaux émincés
- 350g de carottes en dés
- 570ml de lait
- 150g de crème fraîche épaisse
- 110ml de whisky
- 225g de cheddar fumé râpé
- 1 cuillerée à café de noix de muscade
- 2 cuillerées à soupe de farine
- 110g de beurre.

- 1 – Faire cuire les tranches de pommes de terre dans de l'eau bouillante salée. Réserver.
- 2 – Faire cuire les autres légumes 20 minutes. Egoutter.
- 3 – Faire fondre le beurre dans une casserole. Retirer du feu. Ajouter la farine pour faire un roux. Ajouter lentement le lait et remettre sur le feu. Continuer à remuer jusqu'à ce que la sauce soit onctueuse.
- 4 – Ajouter la crème, le whisky, le fromage et la muscade. Réserver un tiers de la sauce et mélanger le reste aux navets, oignons, poireaux et carottes.
- 5 – Remplir un plat à soufflé de couches alternées de pommes de terre et de légumes en sauce. Terminer par une couche de pommes de terre.
- 6 – Verser le reste de sauce par-dessus. Faire cuire à four modéré (gaz 4 – 180°) pendant 25 minutes et servir bien chaud.

SOLUTION DES MOTS CROISES

1. Corporels.	1. Courtiser.	1. Ors. – Animé.	1. Réas. – Drus.	1. Pénurie.	1. Trac. – Vé.	1. Ru. – Bissier.	1. Envol. – Pur.	1. Lieu. – Allé.	1. Sermonger.
2. Orée. – Unie.	2. Usant. – Ver.	2. Surbourn.	2. Ta. – Rail.	2. Indics. – An.	2. Sire. – Spin.	2. Emu. – Veule.	2. Resserrer.		
3. Ore. – E.	3. U. – A.	3. N. – T.	3. V. – E.	3. R. – O.	3. B. – U.	3. S. – R.	3. A. – I.	3. L. – O.	
4. Ore. – E.	4. U. – N.	4. E. – I.	4. E. – R.	4. S. – A.	4. R. – T.	4. A. – I.	4. R. – A.	4. L. – O.	
5. Ore. – E.	5. U. – N.	5. E. – I.	5. E. – R.	5. S. – A.	5. R. – T.	5. A. – I.	5. R. – A.	5. L. – O.	
6. Ore. – E.	6. U. – N.	6. E. – I.	6. E. – R.	6. S. – A.	6. R. – T.	6. A. – I.	6. R. – A.	6. L. – O.	
7. Ore. – E.	7. U. – N.	7. E. – I.	7. E. – R.	7. S. – A.	7. R. – T.	7. A. – I.	7. R. – A.	7. L. – O.	
8. Ore. – E.	8. U. – N.	8. E. – I.	8. E. – R.	8. S. – A.	8. R. – T.	8. A. – I.	8. R. – A.	8. L. – O.	
9. Ore. – E.	9. U. – N.	9. E. – I.	9. E. – R.	9. S. – A.	9. R. – T.	9. A. – I.	9. R. – A.	9. L. – O.	

HORIZONTALEMENT :

VERTICALEMENT :

C'était un ami.

Tom était un ami de la France, de Maule, et un ami personnel.

Nous avons fait connaissance à l'occasion des prémices du jumelage avec Carnoustie, en août 1991. Il était venu nous chercher à l'aéroport d'Edimbourg. De suite nous avons été frappés par son accueil chaleureux, amical, empressé, par son plaisir évident de recevoir des Français, de parler français.

Cette gentillesse s'est tout particulièrement manifestée à mon égard puisque j'étais son hôte, et celui de Effie son épouse, dès ce premier séjour.

Nous sommes revenus de ce premier voyage avec l'intime conviction qu'un jumelage avec des personnes de cette qualité ne pouvait que réussir, malgré les difficultés qui ne manqueraient pas de se présenter.



Nous avons eu le plaisir de nous revoir de nombreuses fois dans les années qui ont suivi, soit en Ecosse soit surtout en France.

Tom et sa famille sont devenus pour nous des amis personnels que nous avons toujours eu beaucoup de joie à retrouver. Au cours de ces rencontres nous avons découvert un homme de grandes convictions et de très grande sensibilité, protégée parfois derrière une grimace, une boutade, une pirouette. Une très grande force de caractère aussi, une très grande énergie, une très grande modestie. Il était très exigeant envers lui-même et très soucieux de bien faire jusque dans les détails, mais il cachait tout cela et ne montrait que sa courtoisie, son amabilité, son sourire.

Le jumelage lui doit beaucoup.

Apprendre qu'il n'était plus parmi nous a été un très grand choc. On ne pouvait pas imaginer qu'un homme aussi fort puisse partir ainsi. Nous garderons l'image du Tom joyeux, blagueur, fantasque. Adieu Tom.

Sans doute auras-tu flâné sur le chemin du paradis et sans doute seras-tu arrivé en retard devant le Seigneur. Mais Dieu ne t'en aura pas tenu rigueur, il te connaissait et savait qu'on ne pouvait jamais t'en vouloir, la fantaisie faisait partie de ton charme.

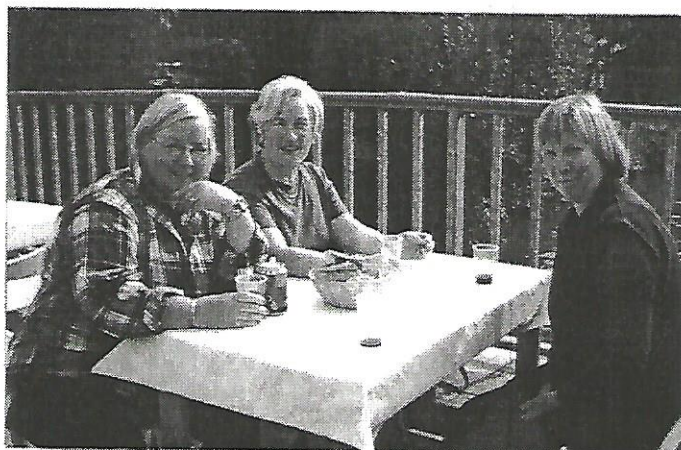
LA VIE DES COMITES

Conseil d'Administration 2001.

Bureau			Autres membres du Conseil	
Président	Michel	Coniet	Catherine	Bertrand
1 ^{er} Vice-Président	Michel	Barthe	Yvette	Corcoral-Benoist
2 nd Vice-Président	Odette	Cosyns	Philippe	Deloulay
Secrétaire	Françoise	Svensson	Christiane	Duronsoy
Secrétaire-adjointe	Janine	Lesieur	Gérard	Loisnel
Trésorier	Patrice	Rouhault	Jean-Yves	Marcadet
Trésorier-adjoint	Jean-Louis	Pichon	Nicole	Mazoyer
			Marylin	Merle
			Martine	Pech
			Daniel	Picque
			Marcel	Tréboit
			Pierre	Vauzelle



Juin 2001. Les Maule Blacks en action



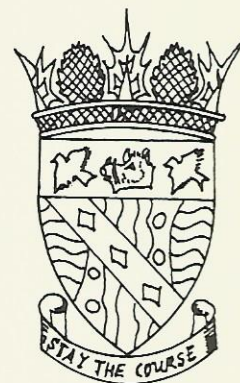
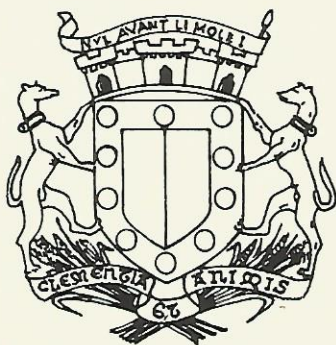
Octobre 2001. Sur les bords de la Mauldre à Aulnay.



Octobre 2001. Accueil de nos amis écossais au Prieuré.



Décembre 2001. Marché de Noël Saint-Nicolas



Jumelages

MAULE
CARNOUSTIE
Mai - Octobre 1992



AULNAY-SUR-MAULDRE
CARNOUSTIE
Juillet - Octobre 1997